

PHOTOGRAVIES

Interviewer un centenaire dont l'apparence et la condition physique défient toute analyse est une mission dont je me serais bien passé, mais je ne suis qu'un modeste reporter au journal *La Planète* et les ordres sont les ordres. Je suis donc allé rencontrer Charles Baumont, qui allait avoir cent dix ans sous peu, afin de recueillir ses souvenirs et, si possible, percer le secret de son incroyable jeunesse.

C'est ainsi que je me retrouvai, ce matin du 14 juin 2011, à la grille du magnifique château de Chamfort, château dont la beauté était entretenue par la fortune considérable amassée par son propriétaire. Je sonnai, on m'ouvrit. Le majordome, un homme d'un grand âge, me pria courtoisement d'entrer. Il me conduisit dans un petit et très élégant vestibule puis il alla prévenir son maître que le « journaliste » était arrivé.

Je restai donc seul un moment dans cette pièce dont le mobilier ancien était somptueux. Une chose pourtant me troubla : les murs étaient couverts de portraits photographiques alors qu'on se serait attendu à y voir accrochés de beaux tableaux anciens, dans le style des meubles et du propriétaire.

Tandis que je regardais ces portraits, la porte s'ouvrit. Un homme âgé entra. Son visage était resté d'une étonnante jeunesse.

— Bonjour... Monsieur ?

— Langlois, Jacques Langlois, répondis-je.

— Bonjour Monsieur Langlois. Je vois que mes petites images vous intéressent.

— À vrai dire, il me semblait étrange de ne trouver que des photos accrochées aux murs.

— Vous avez tout à fait raison, mais il y a des raisons que votre raison ignore. Cela dit, je vous sais gré de votre franchise et vous félicite pour votre sens de l'esthétique. Mais, venons-en au but de votre visite.

Il me fit entrer dans un confortable et cossu salon.

— Je vous en prie, asseyez-vous et commençons cette interview.

Il fit tinter une clochette et quinze secondes plus tard, Henri, le vieux majordome, entra portant un magnifique plateau d'argent sur lequel étaient posées deux coupes à champagne et une bouteille de Don Pérignon 1970.

— Nous converserons mieux avec ceci, n'est-ce pas ?

— Oui, sans aucun doute ! dis-je, ravi de pouvoir goûter à un nectar que mes modestes moyens me refusent.

Nous avons discuté pendant un long moment et nous nous sommes découvert, au fur et à mesure de nos discussions, des goûts et opinions similaires sur presque tous les sujets. Sa mémoire était stupéfiante et ses souvenirs précieux. Il me commenta la dispute entre Ravel et Toscanini, en mai 1930, à propos du tempo rapide que celui-ci avait adopté pour diriger le Boléro, contre l'avis même du compositeur. Il me narra ses disputes avec Picasso pour une histoire de femmes (en particulier à propos d'une photo de Marie-Thérèse Walter nue). Il m'énuméra les longs moments passés avec James Joyce qu'il avait véhiculé à la librairie *Shakespeare and Co* lors du séjour parisien de l'écrivain en été 1939 et les photos qu'il fit de Joyce avec Gisèle Freund. Et tant d'autres souvenirs que je notais avec délices dans mon carnet de travail. Il regarda alors sa montre.

— Mais, je vois qu'il est déjà midi ? Voulez-vous rester pour le déjeuner ?

— Avec grand plaisir, lui répondis-je.

J'étais conquis par les lieux et surtout par ce curieux et charmant bonhomme de presque cent dix ans, qui s'exprimait avec une rare élégance. Ses Mémoires eussent pu remplir cinq volumes de la Pléiade.

Le déjeuner fut succulent. Après le café nous reprîmes nos discussions. Vers 16 heures, il me demanda si je souhaitais visiter le château. J'acceptai de bon cœur.

Il me montra une suite étonnante de grandes salles ornées avec magnificence. La plupart avaient d'immenses cheminées qui avaient dû, en des temps historiques, réchauffer les cœurs et les âmes des illustres hôtes de ces murs. La promenade fut assez longue, toujours accompagnée d'un courtois dialogue. Lors de la traversée d'un

interminable couloir, nous nous arrê tâmes devant une grande porte métallique.

— Et ici, Monsieur Baumont, qu'y a-t-il ? demandai-je.

— Ici Monsieur Langlois, à cet endroit où je vous ai mené, il y a, caché à la vue de tous, mon secret !

— Votre secret ?

— Oui, le secret de ma longue vie, le secret qu'il me faudra très bientôt transmettre avant qu'il ne disparaisse avec moi.

Il me prit par la main, me fit asseoir sur un banc recouvert de velours rouge posé à côté de la lourde porte et me dit :

— Voyez-vous Monsieur Langlois, depuis ce matin que nous discutons ensemble, je vous observe, je vous analyse, j'écoute votre cœur autant que votre voix. J'ai connu beaucoup de personnes depuis un siècle et j'ai acquis, je pense, une certaine sûreté de jugement concernant les hommes. J'en suis arrivé à la conclusion que VOUS êtes celui à qui je dois confier le secret. Je vais vous faire un cadeau ! Je vais vous offrir...

— M'offrir ?

— L'éternité Monsieur Langlois ! La vie éternelle... enfin, presque !

— Vous plaisantez, je suppose ?

— Nullement, mais, venez, je vais vous montrer et tout vous expliquer.

Il sortit de son gilet une curieuse clé ciselée à l'ancienne et actionna la serrure de la porte en métal.

Le grand battant s'ouvrit comme s'ouvrent ces portes de coffres-forts géants que l'on voit dans les films. De vives lumières s'allumèrent automatiquement.

— La salle « sépia » ! déclara-t-il solennellement.

La pièce était d'une taille insoupçonnée, énorme, gigantesque ! Elle faisait toute l'aile du château en profondeur sur une dizaine de mètres de largeur. Elle était traversée de part en part, en tous sens, par d'innombrables fils tendus entre les murs à différentes hauteurs. Cet enchevêtrement inextricable de fils allait jusqu'au plafond, lui-même situé à grande élévation. Sur chacun de ces fils étaient fixés des

centaines, des milliers de petites photographies, plus ou moins jaunies, dont chacune représentait un portrait d'homme ou de femme. Je restai un long moment à contempler ce stupéfiant musée.

— Découvrez, Monsieur Langlois, ma collection de photos ! Il y en a exactement 964 260 ! Oui ! 964 260 portraits de parfaits inconnus et qui pourtant font partie intégrante de ma vie.

— Pourquoi ce nombre ? Que représente-t-il ? Qui sont tous ces gens ? demandais-je, encore sous le coup de l'étonnement.

— M. Langlois, je suis depuis longtemps passionné par la photographie. J'ai d'ailleurs ici, vous le voyez, une assez belle collection d'appareils anciens dont une magnifique *Chambre Brichaut* acajou et cuivre. Je me suis beaucoup intéressé aux rapports étroits entretenus entre la photographie et le Temps ! La photographie saisit, dit-on, un moment de vie et le fige pour l'éternité, à supposer que le morceau de papier photographique dure ce temps-là. Cette fixation de l'instant par l'image ne fait pourtant pas l'unanimité sur notre bonne vieille Terre. De nombreuses peuplades récemment « converties de force » au monde moderne ont refusé d'être photographiées. Elles avaient peur de ce procédé pensant qu'il enlevait une partie de l'âme de ceux dont l'image était « capturée »

Au début du XX^e siècle, les tribus *Yucatl* du Pérou ont mis à mort les premiers photographes installés dans leurs villages. Je ne vais pas vous faire un historique complet, mais sachez plutôt que j'ai fait une bien étrange découverte. Pour beaucoup, la photo est une « image du temps » dans le cœur des hommes. Pour moi, c'est devenu « l'image des hommes » dans le cœur du temps.

— Une bien belle formule.

— Et ce temps, Monsieur Langlois, toutes les images accrochées ici l'ont maîtrisé.

— Maîtrisé ?

— Oui ! Dites-moi, Monsieur Langlois, que représente pour vous la photographie ?

— Pour moi ? C'est un simple support visuel à mes articles. Je suppose que pour de grands journalistes, c'est, comment dire, l'ajout d'un indicible, un complément à ce que le langage ne saurait exprimer.

Pour les grands photographes, c'est de l'art.

— Un art sévèrement critiqué d'ailleurs par Baudelaire dans son célèbre article « Le public moderne et la photographie »

— Je vois que vous êtes connaisseur. Oui, c'est un texte magnifique. Peut-être aurait-il changé d'avis s'il avait connu les grands photographes du XX^e siècle ?

— Oui, peut-être. Et peut-être pas ! Je suppose que pour lui, et pour tant d'autres, la photographie ne peut exprimer les mouvements de l'âme ou du temps comme a pu le faire, par exemple, la peinture de Picasso ; son principe même d'imitation, de reproduction mécanique de l'image l'en empêche dans son instantanéité. Mais, écoutez la suite de mon histoire. Je collectionnais les photographies depuis déjà de longues années. Le jour anniversaire de mes 53 ans, à 20 h 30, heure exacte de ma naissance, j'ai failli mourir d'une crise cardiaque. Je suis tombé sur le sol, mon cœur s'arrêtant presque. J'étais à ce moment en train de finir de compter mes photographies. J'en étais déjà arrivé à 464 598 et ce nombre, qui me semblait énorme, me fit penser au nombre d'heures d'une vie qui allait peut-être s'arrêter. Je fis un rapide calcul et je trouvai que ce nombre correspondait exactement à celui de ma propre vie. Tandis que je me sentais mourir, ou presque, je découvris, caché à ma vue, un petit paquet gris que j'ouvris fébrilement : il contenait une vingtaine de portraits que j'avais oublié de comptabiliser. Alors, de manière incompréhensible, mon cœur se remit à battre, faiblement, mais régulièrement. Me sentant mieux, sans raison logique, il me vint alors une idée folle.

— Continuez, je vous en prie, continuez...

— Chaque famille a en sa demeure, fixés aux murs çà et là, des portraits de ses aïeux. C'est pour tous, une manière de garder un peu en vie ceux qui ne sont plus, ceux que nous regrettons. Ainsi exposés, nos ancêtres revivent un instant pendant le temps que le regard croise la photo. Ils restent un peu dans notre esprit puis repartent dans l'oubli, rejetés par les contraintes de la vie courante. Je compris alors que tous ces portraits d'inconnus que je collectionnais pouvaient offrir, en retour, une heure de vie à celui qui, par un regard, leur consacrait une simple pensée dans un présent enfui pour eux, à jamais.

Je découvris que chaque photo contient en elle une goutte, une heure, volée imperceptiblement à la personne photographiée. Les quelques photos oubliées dans le paquet gris m'avaient apporté un sursis de quelques heures. Je me mis alors à collectionner exclusivement des portraits afin de rendre à ceux-là, à tous ceux-là qui *avaient été*, une chance de revivre dans l'esprit d'un homme, le temps d'un simple regard.

— Vous parlez sérieusement ?

— Très sérieusement ! Ainsi, ici rassemblées avec tant d'autres, ces milliers de photographies de personnes disparues m'ont offert, de manière solidaire et en gratitude envers mon acte de mémoire, une parcelle de ce temps qu'elles ont sauvé du néant en fixant une image. Ces milliers d'yeux braqués vers moi, yeux *fixés* dans le temps sur ces feuilles de papier photographique, ont réussi, grâce à leur accumulation, à créer une barrière temporelle infranchissable. Grâce à ces images, je ne suis plus moi-même qu'une portion de temps quantifiable à volonté en fonction du nombre de portraits contenus dans cette pièce, dans cette salle « sépia » !

— Mais alors, ce nombre, 964 260 ?

— Il correspond, Monsieur Langlois, au nombre d'heures contenues dans 110 ans. Or il se trouve que demain soir, à 21 heures précises, j'aurai vécu 964 260 heures. Je ne vivrai pas davantage. J'aurai usé le temps que j'avais choisi. J'ai toujours pensé que 110 ans était la durée raisonnable d'une vie.

— Vous dites que vous mourrez demain ?

— Oui Monsieur Langlois, mais rassurez-vous. Je finirai mes jours dans la sérénité et le bonheur. Imaginez les expériences que j'ai vécues ! Toutes ces vies m'ont apporté chacune une étincelle de leurs propres existences. J'ai, par procuration, presque un milliard de souvenirs ! Je peux enfin me reposer maintenant !

J'avoue qu'arrivé à ce moment, je commençai à le considérer comme un « doux dingue »

— Je comprends !

— J'imagine que vous me prenez pour un vieux fou. Monsieur

Langlois, dites-moi juste une chose : voulez-vous ces photos ? Elles auront le même effet sur vous !

Il y avait tant d'émotion dans sa demande que j'acceptai son offre tout en pensant que je mettrai rapidement au feu cet encombrant cadeau.

— Je vous remercie, me dit-il. Ah, encore une dernière chose. J'aimerais que vous fassiez un dernier portrait de moi. Tenez, nous utiliserons le bel *Eastman Kodak Cartridge*, le même que celui d'Émile Zola.

Je fis la photo et il remit soigneusement le précieux appareil à sa place.

— Vous aurez également les appareils, ajouta-t-il.

Je ne pus à ce moment m'empêcher de laisser transparaître, sur mon visage, le fond de mes pensées qui exprimaient mon incrédulité totale. Cette expression affichée sur mon visage dut être si forte que mon hôte la vit. Il modifia immédiatement ses dispositions à mon égard.

— M. Langlois. Il me semble évident que vous ne croyez pas un mot de ce que je vous ai raconté. Je pense que nous allons donc mettre fin maintenant à cette rencontre.

— Je regrette sincèrement de vous décevoir, mais je suis sûrement trop... matérialiste ?

— Je le regrette également. Pour une fois, je me serai donc trompé sur quelqu'un. Tant pis. Je prendrai d'autres dispositions.

Il sonna et un instant plus tard le majordome apparut.

— Henri ! Raccompagnez Monsieur.

C'est ainsi que je quittai le château de Chamfort, bien content de ne pas avoir à transporter ces milliers de photos dont je n'aurais su que faire ; et encore plus content d'avoir un bel article pour mon journal.

Le surlendemain, en parcourant distraitement un quotidien, je pus lire ceci :

Nous avons appris hier soir le décès du célèbre centenaire Charles Baumont en son château de Chamfort, le jour anniversaire de ses cent dix ans ! Un mystère entoure cette mort. Son majordome avait monté le café à M. Baumont vers 20 h 45 et l'avait trouvé en excellente forme. Lorsqu'il remonta, quinze minutes plus tard pour récupérer la tasse, il découvrit avec horreur, à la place qu'occupait son maître un moment plus tôt, un squelette en décomposition dont les os étaient constitués d'une myriade de petits éclats de photographies assemblées. Il s'approcha et vit alors

des milliers d'yeux minuscules qui semblaient le fixer à travers un objectif. Pris de panique, il s'enfuit du château et se précipita au commissariat de police. La police fait état d'une enveloppe laissée sur la table de nuit. Elle contenait une lettre dans laquelle M. Baumont demandait que sa collection de portraits soit partagée entre tous les musées de photographie d'Europe. Dans la lettre soigneusement pliée, il y avait une photographie récente du centenaire. Elle avait été prise deux jours auparavant.

Au dos de la photo, un simple mot, rayé : ~~Langlois~~